

L'échange

Brenna Yovanoff

L'échange

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Isabelle Saint-Martin

Titre original :
The Replacement
© Brenna Yovanoff, 2010.
Tous droits réservés.

Première publication par Razorbill.
Publié par arrangement avec Rights People, Londres.

© Éditions Michel Lafon, 2012, pour la traduction française
7-13, boulevard Paul-Émile-Victor – Ile de la Jatte
92521 Neuilly-sur-Seine Cedex
www.lire-en-serie.com

Pour David

(Le premier a toujours été pour toi.)

PREMIÈRE PARTIE

SECRETS DE VIE



SANG

CHAPITRE I

Je ne me rappelle pas le moment le plus marquant de mon histoire, mais je fais souvent le même rêve.

Le froid est glacial. Les branches des arbres géants lacèrent le store, les feuilles crissent et craquent. Une pluie blanche tombe, le rideau vole. Pensées, violettes, tournesols, je connais les motifs de ce tissu par cœur, je peux me les réciter comme un poème.

Je rêve de champs, de tunnels obscurs, rien de précis. Je distingue une silhouette sombre qui me dépose dans le berceau, met sa main sur ma bouche en murmurant à mon oreille : *Chut ! Attends !* . . . Personne n'est là, personne ne me touche, et quand le vent s'engouffre par la fenêtre entrouverte, ma peau est gelée. Je m'éveille dans un sentiment de totale solitude, comme si le monde était immense, glacial, atroce. Comme si personne n'allait plus jamais me toucher.

*

Des élèves traînaient à la cantine, du côté des vitrines de trophées.

On avait accroché un rideau pour cacher le cabinet de prise de sang, un rideau qui descendait presque jusqu'au sol, mais tout le monde savait ce qui se passait derrière. Des aiguilles qui entraient, des tubes qui sortaient. Une bannière en papier de boucherie annonçait la collecte de sang en lettres géantes.

Je venais d'entrer pour déjeuner, avec les jumeaux Corbett et Roswell Reed.

Drew Corbett cherchait dans ses poches une pièce pour me montrer comment truquer un tirage au sort. Ça semblait compliqué, mais il possédait l'art de réussir n'importe quel tour comme un jeu d'enfant.

Il lança la pièce qui tourbillonna en l'air, mais quand il me la montra sur le dos de sa main, elle affichait face, comme toujours. Il me décocha un large sourire, comme si on venait d'échanger une bonne plaisanterie sans avoir besoin de parler. Derrière nous, son frère, Danny, continuait son éternel débat avec Roswell, histoire de savoir si le seul groupe potable du coin pourrait jamais passer à la radio ou à la télé.

De loin, on pouvait confondre les jumeaux, leurs longues mains brunes, leurs yeux rapprochés et leurs cheveux noirs. Ils étaient doués pour les mêmes choses : dessiner, construire et réparer à peu près n'importe quoi. Drew semblait plus décontracté, il écoutait mieux et bougeait plus posément. Danny, lui, parlait.

— Non mais regarde ce qui se vend ! disait Roswell en ratissant d'une main sa tignasse rousse en bataille, qui se redressa. Qu'est-ce qui te fait croire que les gens qui s'emballent pour des groupes de seconde zone vont seulement apprécier un talent aussi spécial que celui des Rasputin Sings the Blues ?

Danny soupira en me prenant par le bras.

– Mackie, tu connais quelqu'un qui choisirait un truc franchement pourrave au lieu de quelque chose de génial ?

Il parlait avec impatience, comme s'il savait qu'il avait parfaitement raison et que mon avis n'avait aucune importance, à se demander pourquoi il en parlait encore.

Je ne répondis pas. Je regardais Alice Harms, comme à peu près les trois quarts du temps. C'était pratiquement un hobby.

Danny me secoua plus fort :

– Mackie, arrête de mater et écoute-moi. Tu crois vraiment qu'il y a des gens qui choisiraient le truc pourri ?

– Les gens ne savent pas toujours ce qu'ils veulent, dis-je sans détourner mes yeux d'Alice.

Elle portait une chemise verte franchement décollée, sur laquelle elle avait fixé l'autocollant jaune qu'on offrait aux donateurs. Elle glissa une mèche de cheveux derrière son oreille d'un geste gracieux.

Sauf que je percevais l'odeur du sang – douceâtre, métallique. Le goût m'en restait au fond de la bouche et je commençais à me sentir un peu barbouillé. J'avais oublié cette collecte ce matin, jusqu'à ce qu'une suite de panneaux calligraphiés me la rappelle à mon arrivée au lycée.

Drew m'administra une tape sur l'épaule.

– Tiens, voilà ta copine !

Alice traversait la cantine, flanquée de deux autres stars du collège, Jenna Porter et Stephanie Beecham. J'entendais leurs baskets riper sur le linoléum. Un son

agréable qui me rappelait le bruit des pas dans les feuilles mortes. Je fixai Alice, mais sans grand espoir.

C'était Roswell que voulaient les filles, pas moi. Lui, le grand type dégingandé, incapable de se raser des pattes de la même hauteur sur les joues, avec sa grande bouche, ses taches de rousseur en été, ses poils roux sur les bras. Mais tout le monde le trouvait adorable. Ou peut-être était-ce simplement parce qu'il était comme tout le monde.

Moi, j'étais le mec bizarre – pâle, lugubre. N'importe qui à ma place se serait senti avantagé par des cheveux blonds, mais les miens se contentaient de mettre en évidence la noirceur de mon regard. Je ne lâchais jamais de plaisanteries, je n'entamais jamais une conversation. Parfois, le seul fait de me regarder mettait les gens mal à l'aise : il valait mieux que je me tienne à l'écart. Mais pour une fois j'étais là, au beau milieu de la cantine, et Alice se rapprochait avec sa bouche rose et ses yeux si bleus.

Jusqu'à se retrouver juste à ma hauteur.

– Salut, Mackie !

Je souris, même si je sentais mes genoux flageoler. C'était une chose de l'admirer depuis l'autre bout de la salle et de s'imaginer peut-être l'embrasser, c'en était une autre de discuter avec elle. Je déglutis en cherchant ce que des gens normaux auraient bien pu dire à ma place. Mais seul le souvenir que j'avais d'elle au printemps dernier me venait à l'esprit, sa jupette de tennis et ses jambes tellement bronzées que ça m'avait mis le cœur à l'envers...

– Alors, tu as donné ton sang ? demanda-t-elle en effleurant son autocollant. Tu as intérêt à me dire oui.

Comme elle écartait ses cheveux de son visage, j'aperçus un éclat argenté dans sa bouche. Un piercing à la langue.

Je fis non de la tête.

– Je ne supporte pas les aiguilles.

Ce qui parut l'amuser.

– Oh, trop mignon ! s'écria-t-elle en me posant la main sur le bras sans raison. Bon, on te pardonne si c'est parce que tu fais ta fillette. Et tes parents, ils ne flippent pas trop depuis les dernières nouvelles ? Je veux dire, tu as entendu, pour la sœur de Tate Stewart, non ?

Derrière moi, Roswell soupirait bruyamment. Les jumeaux ne riaient plus du tout. Je cherchais un moyen de changer de sujet, mais ne trouvais rien.

Et cette odeur de sang douceâtre, moite, devenait trop tenace pour être ignorée.

Je dus me racler la gorge avant de répondre.

– Oui. Ça l'a bien secoué, mon père.

Alice écarquilla les yeux.

– Ah bon ? Alors, tu les connais vraiment ?

– C'est son père qui officie, intervint Danny.

Drew et lui s'étaient détournés et, en suivant leur regard, je vis qu'ils observaient Tate, assise toute seule à une longue table, le regard perdu vers le ciel derrière la baie vitrée.

En fait, je ne la connaissais pas. Bien sûr, j'avais toujours fréquenté la même école qu'elle, sa famille habitait la rue voisine de celle de Drew et Danny, et je partageais au moins un cours avec elle par semestre depuis le début du collège. Mais je ne la connaissais pas. Pas plus que sa sœur, d'ailleurs, même si je les

avais vues ensemble sur le parking de l'église de mon père.

La petite s'appelait Natalie, une petite fille mignonne, joufflue et en pleine santé – une gamine normale.

Tate fit grincer sa chaise et tourna la tête vers nous. Elle portait très court ses cheveux brun foncé, ce qui lui dégagait étrangement le visage. De loin, elle paraissait petite, se tenant toujours droite, presque rigide, comme prête à encaisser des coups. Deux jours auparavant, elle avait encore des amis. Peut-être pas du genre inséparable à glousser pour un rien, style Alice et son clan, mais les gens l'aimaient bien.

Désormais, c'était le vide autour d'elle, comme si on l'avait mise en quarantaine. Dire qu'on pouvait ainsi se retrouver rejeté de tous du jour au lendemain... Il suffisait qu'il vous arrive quelque chose d'horrible.

Alice ne perdit pas de temps à l'observer. Ramenant ses cheveux vers son épaule, elle se rapprocha encore de moi.

– Je veux dire, on pense jamais que des gamins puissent mourir. C'est trop triste. Depuis qu'elle est au courant, ma mère est devenue dingue de médailles de saints et enchaîne les *Ave Maria*. Ah ! Hé, au fait, les mecs, vous êtes là samedi prochain ? Stephanie organise une soirée.

Roswell s'appuya sur mon épaule.

– Cool ! On pourrait y faire un saut. Alors comme ça, vous vous êtes toutes fait avoir ? C'était comment, de se faire vider de son sang ? Ça fait mal ?

Pour cette dernière question, il s'était tourné vers Stephanie, qui hocha la tête avec Jenna, mais Alice leva les yeux au ciel.

– Pas vraiment. Ça pique un peu quand elle vous enfonce le tube... mais bon, ça va. En fait, on le sent beaucoup plus après coup ; au moment où elle arrache l'aiguille, ça se met à saigner et ça s'arrête plus.

Elle tendit le bras pour montrer la tache rouge qui s'agrandissait à vue d'œil sur son pansement.

Des métaux ferreux, on en trouvait partout, dans les voitures, dans les appareils électroménagers, dans ces grosses machines industrielles qui conditionnaient la nourriture. Mais la plupart du temps, ils étaient alliés à d'autres éléments – carbone, chrome et nickel. Ça restait douloureux, ou plutôt ça vous rongait lentement, en profondeur. Je gérais.

Tandis que le fer du sang, c'était une autre histoire. Il se ruait à travers ma bouche et mes narines, me prenait à la gorge. D'un seul coup, j'eus du mal à me concentrer. Mon cœur battait la chamade, puis se mit à ralentir fortement.

– Mackie ?

La voix d'Alice me semblait provenir de très loin, sourde et confuse.

Je balbutiai :

– Il faut que j'y aille... Mon casier... j'ai oublié un truc, il faut que j'y aille...

Sur le moment, j'eus l'impression que l'un, l'autre ou bien tous allaient me suivre. Alice me tendit la main, mais Roswell l'interrompit d'un geste. Il avait pris l'air sévère, serrant les lèvres comme pour retenir ses paroles, et donna juste un coup de menton en direction du couloir : *Vas-y !*

Je me faufilai à travers le labyrinthe des tables de la cantine sans m'emmêler les pieds, alors que ma vision se resserrait comme dans un tunnel et que je sentais

mon poulx battre dans mes poignets, dans mes oreilles. Plus je m'éloignais de l'odeur fade et suffocante du sang, mieux je me sentais. Je pus alors respirer plus profondément en attendant que mon vertige passe.

Les casiers du hall des élèves de première étaient tous identiques : un mètre cinquante de haut, peints dans une espèce de beige qui s'écaillait. Le mien était tout au bout, au-delà du couloir menant aux classes de maths et aux portes de la cour. Au détour du couloir, je me rendis compte immédiatement que quelque chose clochait.

Sur la porte, à hauteur des yeux, apparaissait une marque rouge en forme de paume. De loin je flirais déjà l'odeur du sang – pas aussi forte que celle de la piquûre d'Alice, tiède, horriblement métallique. Non, celle-ci était froide et poisseuse, elle commençait à sécher.

D'un regard circulaire, je pus constater que le couloir était désert, les portes du dehors closes. Il avait plu toute la journée, alors personne ne traînait sur les pelouses.

C'était une marque sombre d'un rouge gélatineux que je fixais, immobile, les mains sur le front. C'était juste une blague. Une sale blague. Après tout, pas besoin de se creuser pour trouver quelque chose qui me fasse flipper. Tout le monde savait que j'avais tendance à m'effondrer dès que quelqu'un saignait du nez.

Alors, forcément, ce devait être une plaisanterie. Pourtant, avant même de m'en approcher, je devinai déjà qu'il n'en était rien. On avait fait preuve de créativité à l'aide d'un trombone ou d'une clef en grattant le mot *Monstre* dans ce magma coagulé.

Malgré mon écoëurement, j'essayai de l'effacer avec ma manche, et si je parvins à faire partir à peu près tout le sang, le mot *Monstre* demeura gravé sur la porte, d'un rouge sombre sur fond beige ; à ce moment-là, je sentis comme une nouvelle décharge, reculant, tombant à moitié, le cœur battant si lentement, si pesamment...

Ma main se plaqua contre le mur à la recherche de la porte qui s'ouvrait sur l'extérieur, vers la cour déserte.

J'étais en maternelle la première fois que mon père me parla de Kellan Caury.

L'histoire était courte, mais il la répétait en boucle, comme une comptine genre *Winnie l'ourson* ou *Au clair de la lune*. En l'écoutant, j'imaginai des scènes extraites d'un vieux film, tremblotantes et floues. J'imaginai Kellan Caury du genre sage et poli.

Un adulte, peut-être la trentaine.

Il était comme moi. Enfin, plus ou moins. Sauf que ses doigts recélaient une articulation supplémentaire, et que je le voyais toujours en noir et blanc.

Il tenait un atelier de réparation d'instruments de musique sur Hanover Street et habitait au-dessus, dans un appartement avec kitchenette. Il refusait d'accorder les pianos parce qu'il ne pouvait pas supporter d'en toucher les cordes d'acier, mais tout le monde l'aimait bien, car on le trouvait honnête et loyal. Il s'était spécialisé dans la réparation des violons.

Lorsque des enfants commencèrent à disparaître, personne ne songea à lui. C'était la Grande Dépression et les gens n'avaient pas d'argent, pas même pour se payer de quoi manger. Pourtant, des gamins continuèrent de se perdre. Ils tombaient malades ou fuguai-

mouraient d'accident ou de faim et c'était triste, mais personne ne se posa vraiment de questions.

Jusqu'au jour où ce fut le tour de la fille du shérif, en 1931, un peu avant la fin du mois d'octobre.

Kellan Caury n'avait jamais fait de mal à personne, mais peu importait. On s'en prit tout de même à lui.

On le tira de son petit appartement pour le faire descendre dans la rue. On brûla son magasin et on le frappa à coups de clés à molette et de tuyaux de plomb, avant de le pendre à un chêne dans le bois au fond de Heath Road, un sac sur la tête, les mains liées dans le dos. Et son corps y resta un mois.

La première fois que mon père me raconta cette histoire, je ne saisis pas où il voulait en venir, mais lorsque je me retrouvai en CP, puis en CE1, je compris.

La morale de cette histoire est qu'il ne faut pas attirer l'attention. Ne pas avoir de doigts déformés. Ne laisser personne s'étonner de son aptitude à accorder des instruments à l'oreille. Ne pas montrer les élans de son cœur, sinon, dès que quelque chose ne va plus, on risque de se retrouver pendu à un arbre.

Tout le monde a des racines, des origines. Certaines sont juste plus accessibles que d'autres.

Je n'ai gardé aucun souvenir de cela, mais ma sœur, Emma, jure que c'est vrai, et je la crois. Voici l'histoire qu'elle me racontait la nuit, quand je sortais de mon lit pour aller la rejoindre dans sa chambre.

Le bébé était dans son berceau, les pleurs mêlés d'angoisse, sa petite tête luisant à travers les barreaux. L'homme, osseux, en manteau noir, se glisse par la fenêtre pour emporter le petit. Il enjambe de nouveau le rebord, referme la fenêtre, puis le store. Il est parti. Quelque chose d'autre est couché dans le lit.

Dans l'histoire, Emma a quatre ans. Elle sort de sa chambre et traverse le couloir en pyjama. Quand elle touche la petite main entre les barreaux, la chose dans le berceau se rapproche, essaie de la mordre, alors elle retire ses doigts, mais ne recule pas. Ils passent toute la nuit à se scruter dans le noir. Au matin, la chose est toujours tapie sur le matelas aux imprimés d'animaux et la regarde. Ce n'est pas son frère.

C'est moi.

NE JAMAIS PARLER AUX INCONNUS

CHAPITRE 2

Roswell me retrouva dans la cour. La cloche avait sonné la fin de la récré et il ne restait personne sur la pelouse. Je m'étais adossé au mur, les paupières closes, respirant profondément.

— Hé !

Il se tenait tout près de moi. Je n'avais même pas senti sa présence. Je déglutis, ouvris les yeux. Du ciel chargé tombait une pluie fine, un de ces crachins qui vous gâchent le mois d'octobre.

— Hé...

En m'arrachant cette réponse, je m'aperçus que j'avais la voix rauque, comme si je venais de dormir.

— T'as une sale gueule. Ça va ?

J'avais envie de hausser les épaules, de passer à autre chose, mais mon vertige roulait en moi comme une vague.

— Plutôt mal.

À son tour, Roswell s'adossa au mur, et soudain j'eus la conviction qu'il allait me demander ce qui s'était passé ou, au moins, pourquoi j'hyperventilais tout seul dans mon coin. Il n'avait pas dû voir mon casier.

Je pris une longue inspiration, lui coupai la parole :
– Rien de tel qu’une histoire de bébé mort, avec en prime une mare de sang.

Il éclata de rire, me donna un coup d’épaule.

– Il faut toujours qu’elle en rajoute, elle ne peut pas s’en empêcher. Je dois la jouer fine pour tenter le coup avec Stephanie. Mais ton Alice, là, elle va pas te manger. Et je sais que tu n’es pas insensible à ses charmes, n’est-ce pas ?

Je ris à mon tour, mais d’un rire forcé plutôt lamentable.

J’étais encore mal à l’aise, j’avais peur de vomir.

– Écoute, reprit Roswell d’une voix étrangement basse. Je sais que tu parles pas beaucoup aux filles... je le sais. Mais je suis sûr qu’elle n’aurait rien contre l’idée de sortir avec toi. Enfin, j’veux dire, tu n’as qu’à te décider.

Je ne répondis pas, Alice était tellement belle, tellement parfaite quand on l’observait de loin... Mais à la seule idée de l’emmener quelque part, je sentais mon cœur se serrer.

La cloche se mit à sonner dans les haut-parleurs sous le toit, et Roswell s’écarta du mur.

– Tu viens en histoire ?

Je fis non de la tête.

– Je crois que je vais rentrer.

– Tu veux que je te ramène ? Je peux dire à Crowley que tu as une urgence familiale, ou un truc du genre.

– C’est bon, ça ira.

Il me jeta un coup d’œil dubitatif, se passa une main sur le menton, l’œil tourné vers la pelouse.

– Alors on se revoit plus tard. Tu vas à l’enterrement ?

– Peut-être. Je sais pas. Probablement pas.

On s’adressa mutuellement un signe de tête, sans vraiment se regarder. Parfois, Roswell pose de drôles de questions, mais à d’autres moments il a la décence de se taire. Ce fut le cas cette fois-là. Il ne dit plus rien. Il rentra, tandis que je sortais par la grille.

À la sortie du parking, je commençai à me sentir mieux, loin du lycée, de cette cantine pleine d’aiguilles, de l’odeur métallique du sang. Je mis ma capuche en me demandant comment je pourrais un jour me trouver une copine ; une fille telle qu’Alice Harms pourrait-elle jamais s’intéresser à moi ? Quel loser...

Pourtant, elle m’avait touché le bras.

L’air humide et frais me parut bien plus facile à respirer. Je tremblais un peu de froid, mais ça allait. Ça allait. Cependant, je ne pouvais écarter l’idée que la situation risquait de se dégrader. Au lycée, dans le monde. La mère d’Alice égrenait ses *Ave Maria* et chacun était sur les nerfs, guettant le démon dans son entourage, cherchant un bouc émissaire. Quant à moi, je ne tenais plus sur mes jambes, comme si je couvais quelque chose.

Une chose était claire, en tout cas, il fallait tout faire pour passer inaperçu. La pluie crépitait sur le trottoir, ajoutant à mon malaise sans que je sache pourquoi. Bien sûr, ça n’allait pas, mais ça n’allait jamais. J’avais l’habitude. Le seul véritable ennui dans cette affaire, c’était cette impression que tout allait empirer.

Jadis, dans une autre vie, Gentry avait été une ville sidérurgique. Mais en l'espace de quarante, cinquante ans, c'était devenu un océan de monospaces, de pelouses et de golden retrievers.

Presque tout le monde travaillait, selon son degré d'éducation, dans l'une des usines d'ordinateurs, à l'assemblage ou à l'emballage, à l'exploitation laitière ou à l'institut universitaire. Il y avait de nombreuses autres villes industrielles dans les parages – des faubourgs qui se succédaient sans aucun centre-ville, chacun se développant autour de sa propre fabrique.

Gentry était juste plus autonome. Des gens y naissaient, y vivaient et y mouraient sans chercher à s'installer ailleurs. Ils avaient déjà tout à leur portée.

Le lycée était érigé sur le terrain de l'ancienne raffinerie Gates. Quarante années durant, Gates avait été au cœur de Gentry et beaucoup de commerces portaient encore son nom. À sa fermeture après la Seconde Guerre mondiale, les habitants avaient retrouvé du travail dans les ateliers de mécanique, puis dans les entreprises du secteur technologique, qui avaient favorisé l'apparition de ponts et de parcs municipaux avec la conviction que Gentry valait mieux que les huit ou neuf autres petites villes du voisinage immédiat. La raffinerie n'existait plus à ma naissance.

La plupart des élèves du lycée traversaient les terrains de Gates pour rentrer chez eux. Les zones résidentielles se trouvaient presque toutes de l'autre côté, séparées du quartier des affaires et de l'école par un étroit ravin. La prairie restait jonchée de toutes sortes de débris et le sol était saturé de fer, alors j'empruntais toujours une autre route.

Je longuai Benthaven Street, contournant le champ qui avait autrefois servi de base à la raffinerie, en essayant de réfléchir à ce qui avait pu arriver. On avait laissé des traces de sang sur mon casier, mais pourquoi ? Qu'avais-je fait pour qu'on s'en prenne à moi ?

Pourquoi maintenant ?

La tension montait toujours d'un cran à Gentry quand un enfant mourait. Les enterrements ne réjouissaient personne, mais j'avais été prudent, j'étais passé inaperçu. J'avais tenu mon rôle.

Roswell et moi savions que je n'assisterais pas à l'office. Cependant, il faut parfois jouer le jeu, même quand il n'y a pas de témoin, c'est le meilleur moyen de donner l'impression qu'on croit à ce qu'on dit. Alors qu'en fait il y a juste deux personnes qui partagent un secret, l'air de rien.

Je ne peux supporter les lieux consacrés, c'est pire que l'Inox, pire que le fer du sang. Deux pas dans le cimetière de l'église, et j'ai la peau qui brûle comme sous l'effet d'un violent coup de soleil.

Je peux pénétrer dans certains endroits comme les entrepôts, les annexes où on enseigne le catéchisme, la section du cimetière qui n'a pas été bénite, où on enterre les suicidés et les bébés non baptisés. Mais je ne me vois pas assister à un enterrement seul dans ce carré non consacré, c'est trop déprimant.

Plus jeune, j'allais au catéchisme. J'avais trois ou quatre ans lorsque mon père avait fait bâtir l'annexe sur un terrain voisin. Personne ne s'était élevé contre cette initiative, qui devenait vraiment nécessaire, mais il avait en réalité une autre idée derrière la tête : il n'a jamais béni les lieux.

Pendant un certain temps, ce fut une solution mais, maintenant que j'étais trop grand pour le catéchisme, je devais me glisser dans la peau du gamin rebelle qui ne voulait rien avoir à faire avec son pasteur de père.

Je longeai Welsh Street jusqu'à son extrémité en cul-de-sac. J'escaladai ensuite le muret en béton pour descendre le chemin qui menait au crassier. À l'époque de la raffinerie, on déversait gravier et chaux vive directement dans le ravin. Avec les années, cela s'était entassé, recouvert d'arbres malingres et de touffes d'herbes, tout ce qu'il restait de Gates.

Des collines de déchets, des crassiers, il y en avait à travers tout le pays, mais à Gentry les écoliers n'escaladaient jamais les barrières. Dans les autres villes, on clôturait les crassiers pour la forme, des amas grisâtres et sans intérêt, tandis que les nôtres étaient tellement noirs qu'on les aurait crus brûlés.

Si on les barricadait, c'était vraiment parce qu'il ne fallait pas s'en approcher.

C'était le sujet préféré des gens, le genre qu'on aborde autour d'un feu de camp. Le théâtre d'histoires de fantômes et de possession, de morts-vivants grimaçants et pourris qui venaient hanter les rues désertes. On n'y croyait pas, bien sûr, mais là n'était pas la question. Peu importait qu'il ne s'agît que de contes. Personne n'avait envie de traîner dans les parages.

À mi-chemin du flanc du crassier, le chemin se divisait en deux pour suivre une passerelle enjambant le ravin. Un homme se tenait au milieu, ce qui me parut plutôt bizarre car ce n'était pas vraiment le genre d'endroit où les adultes aimaient traîner. Accoudé à la balustrade, le visage entre les mains, il regardait droit

devant lui. Il me rappelait quelqu'un, mais je ne savais plus qui.

Je n'avais pas vraiment envie de m'approcher. Pourtant, il fallait bien que je passe derrière lui pour rentrer à la maison, à moins d'escalader la colline et de remonter vers Breaker Street. Je mis les mains dans mes poches et m'engageai sur le pont.

— T'as une mine effrayante, me lança-t-il quand je fus à sa hauteur.

Pourquoi envoyer une vacherie à un inconnu, surtout en regardant ailleurs ?

Il portait un long manteau aux poignets râpés, avec des galons militaires sur les manches et des trous sur le devant à la place des boutons.

— Tes yeux, dit-il en se retournant. Tes yeux sont noirs comme des pierres de lave.

Je ne pus m'empêcher de me retourner pour vérifier s'il ne s'adressait pas à quelqu'un d'autre. J'avais effectivement les yeux noirs, et ça empirait avec le fer. Je me sentais toujours en nage et blême, même si le vertige au moins avait disparu. L'homme se pencha vers moi et je vis de plus près ses paupières cernées, bouffies, son teint jaunâtre.

— Je pourrais t'aider, reprit-il.

— Je suis pas un expert, mais on dirait que c'est plutôt vous qui avez besoin d'aide.

Cela le fit sourire, sans le rendre plus avenant pour autant.

— Mon visage n'est que le résultat de mes mauvais gênes, tandis que toi, gamin, tu n'es pas en bonne forme. Il te manque quelque chose pour te remettre sur pied.

Il désigna l'autre berge du ravin, le quartier paisible où se trouvait ma maison.

— Par là, il n'y a que de la misère pour toi, c'est là que tu habites et je suis sûr que tu es au courant.

La pluie crépitait sur la passerelle, et derrière moi le crassier paraissait tellement noir qu'il en créait ses propres couleurs. Mon cœur battait trop fort.

— C'est pas mon problème, dis-je la gorge sèche.

— Ça va le devenir, assura-t-il en hochant la tête.

Dans son intonation ne résonnait aucune menace, pas même un avertissement. Sa voix restait calme. Il sortit de sa poche une montre de gousset, l'ouvrit en me cachant le cadran, alors que lui-même ne regardait que le crassier.

Je finis par reprendre mon chemin en prenant garde de ne pas l'effleurer, atterris de l'autre côté du ravin et débouchai à l'intersection d'Orchard et Concord ; je m'efforçais toujours de maîtriser la panique qui montait en moi. Quelque part, j'étais certain qu'il me suivait, pourtant, quand je me retournai, je ne vis personne.

Dans Concord Street s'alignaient des pavillons à étage, avec la véranda au rez-de-chaussée. À trois maisons de la nôtre, Mme Feely clouait un fer à cheval sur sa balustrade. Elle avait des cheveux gris frisés genre caniche et portait un imperméable jaune. Elle se retourna à moitié et, quand elle m'aperçut, sourit en me décochant un clin d'œil.

Puis elle se remit à l'ouvrage, comme si ce fer pouvait la protéger d'une menace réelle. J'arrivai chez moi au son de ses coups de marteau.